

CYCLISME AVEC LE DIRECTEUR SPORTIF DE L'ÉQUIPE VAINQUEUR DU TOUR DE FRANCE 2013 ET 2015

Au cœur de Sky avec Nicolas Portal

Le Français, plus jeune directeur sportif à remporter un Tour de France, s'est imposé au sein de la meilleure équipe du monde. De passage à Toulon, le Gersois a raconté son parcours fulgurant

Nicolas Portal a débarqué tout sourire. Salué en toute simplicité les quelques personnes présentes ce soir-là à l'Archipel, l'espace de co-working cogéré par son amie d'enfance Virginie Dardenne. Le Gersois, originaire d'Auch, n'a pas perdu son charmant petit accent du sud-ouest, mais a vu du pays, depuis. Car s'il est basé à Pau avec sa famille, le petit *frenchy*, ancien coureur professionnel, propulsé à seulement 34 ans directeur sportif en chef de l'équipe cycliste anglaise Sky, considérée actuellement comme la meilleure du monde, a un parcours atypique. Et fulgurant. Ce soir-là, dans le vieux Toulon, il a donc échangé avec les quelques personnes venues à sa rencontre. Longuement. Comme au coin du feu. En bon passionné, il a largement pris le temps de raconter son histoire. Pendant des heures et des heures d'un récit. Extraits du récit de ce gros bosseur.

► Du VTT à la route

« Je n'ai jamais rêvé d'être coureur cycliste professionnel. D'où je viens, c'est plutôt le rugby. J'ai commencé à faire du VTT, et puis en fait, j'ai vite basculé sur la route. Je n'aimais pas trop ça, à la base, parce qu'il fallait se raser les jambes. Mais j'ai découvert que c'était un sport collectif, et ça m'a plu. Contrairement au VTT, où c'est généralement le meilleur qui gagne, sur route, on peut arriver à remporter une étape, une course en étant le plus malin. »

► Sa carrière

« J'ai fait 10 ans chez les pros. J'ai commencé en 2002, chez AG2R Prévoyance. En France, j'avais une bonne cote, mais je voulais les meilleurs vélos, les meilleures structures. Je suis comme ça. Alors j'ai choisi de partir, de jouer dans une grosse équipe, mais "derrière". J'ai d'abord intégré Movistar. Le fait de bouger, c'était me mettre un peu en difficulté. C'était un challenge et ça m'a demandé beaucoup de travail. Mais c'était surtout un rêve de me dire : "Je vais rouler dans l'équipe d'Indurain." Puis quand Sky s'est créée, en 2010, j'ai rejoint l'équipe. »

► La reconversion

« Très rapidement, Dave Brailsford, le manager général, m'a proposé d'intégrer la direction sportive. Mais c'est génial d'être coureur cycliste ! On s'occupe de tout pour nous, on n'a pas l'impression de travailler. J'aurais pu continuer encore un peu. Et je savais que si j'arrêtais, je ne pourrais pas revenir en arrière. Autre pro-

blème : je ne parlais pas du tout, du tout anglais. Dans l'équipe, il y avait 29 coureurs et 70 personnes dans le staff. Ça fait un gros groupe. On était en septembre, et le deal c'était donc qu'en janvier, je manage cette équipe en anglais. Pendant quinze jours, tous les soirs, tous les matins, j'y ai pensé. Je ne dormais plus. Et puis un ami m'a dit : "Si tu y penses autant, c'est que tu en as envie." C'était vrai. J'ai foncé. »

► Pourquoi lui ?

« Forcément, j'ai posé la question à Dave (Brailsford). Pourquoi moi ? Je ne parlais même pas anglais. Il m'a répondu qu'il avait demandé aux autres, à tous les autres, ce qu'ils pensaient de moi. "Tu ne parles pas anglais, mais tu as une façon à toi de communiquer", m'a dit Dave. Tout le monde te trouve cool, précis, impliqué. Ils veulent être dirigés par toi. Un bon directeur sportif, c'est quelqu'un qui fait une bonne mayonnaise, qui sait associer les éléments. "Et il a simplement ajouté : "Dans 15 ans, je veux être la meilleure équipe du monde." Il m'a fait confiance. »

► Apprentissage en accéléré

« Quand j'ai démarré, on ne m'a pas mis tout de suite en première ligne. Il y avait deux directeurs sportifs, et j'étais le numéro 2. L'assistant. Derrière Sean Yates. Ce n'est pas moi qui prenais les décisions. Sean, c'est quelqu'un de très dur, même si maintenant on est très potes, c'est comme un grand frère pour moi. Il n'a pas pris de gants avec moi, il m'a appris le métier un peu à la dure. Je ne faisais



Double vainqueur du Tour en tant que directeur sportif de Sky, le *Frenchy* de 36 ans trace sa route. Avec passion, mais en toute discrétion. (Photo Patrick Blanchard)

que du management, rarement de la stratégie sportive. Mais j'ai eu une formation accélérée avec le meilleur. Et j'ai appris l'anglais. Avant de graver les échelons. »

► Ses débuts aux manettes

« Après la victoire de Wiggins, en 2012, Sean Yates a dû partir. Même s'il n'était pas impliqué, il était l'ancien directeur sportif de Discovery Channel et donc de Lance Armstrong (reconnu coupable de dopage, l'Américain s'est vu retirer ses 7 victoires dans le Tour de France et a été radié à vie par l'UCI fin 2012, Ndlr). Mais avant de partir, il a dit à Dave : "C'est sûr, Nico peut le faire tout seul." À partir de là, je suis parti en numéro 1 sur toutes les courses. »

► Le plus jeune « vainqueur » du Tour

« En 2013, on a tout gagné. Paris-Nice, Le Dauphiné, le

Tour de Catalogne... Et le Tour de France, surtout. C'est l'épreuve à gagner. J'avais 34 ans. D'un point de vue de l'ego, bien sûr que c'est agréable. Après, ce n'est que sur le CV. Parce que la course, ce n'est pas moi qui l'ai gagnée, ce sont les coureurs. Bref. Gagner un Tour, c'était quand même génial. Mais alors un 2^e, en 2015, ça, ça m'a vraiment fait plaisir ! Ça prouve que je n'étais pas là par hasard. »

► L'« épisode » Wiggins-Froome en 2012

« En 2012, on a un parcours fait pour Wiggins. Et il y a "Froomy", qui a explosé à ce moment-là. Tout le monde l'a vu : en accélérant simplement le rythme, il lâchait Wiggins. Il y a eu cet épisode, donc, où il démarre et laisse tout le monde sur place, Bradley (Wiggins) y compris. Avant de couper son effort. Le public s'est dit : "Ce n'est pas normal que ce ne soit pas le plus fort qui

gagne." Ça a créé une petite polémique. Et des tensions. Mais ce n'est pas comme ça que ça fonctionne. Toute l'équipe était pour Bradley. Après tant d'efforts, c'était normal de récompenser celui qui avait tant bossé. Froomy était un équipier, c'était dans son contrat, et quand il accélère, c'est comme s'il disait : "S'il (Wiggins) crève, je m'en fous." Mais s'il crève, c'est 5 ans de boulot foutu pour l'équipe et le staff ! Ce n'était pas classe du tout. Il ne pouvait pas "destroyer" cet esprit d'équipe, de famille. D'ailleurs, à la fin du Tour, beaucoup de coureurs n'étaient pas sûrs de vouloir se donner à fond pour Froome. Alors que c'est quelqu'un de gentil, capable de passer des heures à signer des autographes aux enfants. »

► La gestion des ego

« L'ego, on le voit un peu plus quand la pression

monte. On a parlé à Froomy. On lui a dit : "Tu nous as prouvé que tu pouvais gagner. L'an prochain, ce sera pour toi. En attendant, respecte ton contrat." Il a compris. Il faut savoir gérer la tension en fonction des événements. Je n'étais pas le directeur sportif en 2012, mais aujourd'hui, je suis ce petit fusible. »

► La « machine » Sky

« Sky, c'est Murdoch. On a un sponsor qui est énorme, on a des moyens. Pour la petite histoire, c'est eux qui ont éduqué les Anglais au vélo. Ils n'y connaissent rien, avant 2010. Les spectateurs se plaçaient dans les descentes ! L'idée de Sky, c'était de gagner le Tour dans les 5 ans, avec un Anglais. De se donner une bonne image, aussi, c'est vrai. Le vélo, c'est vert, c'est familial. Et aujourd'hui, c'est devenu une mode. Après, je sais qu'on parle de dopage, qu'on dit de nous qu'on est des machines. Je laisse dire, même si je ne suis pas d'accord. Notre réussite, c'est parce qu'on ne laisse rien au hasard. On essaie d'avoir des gains marginaux, comme on dit. Dans tous les domaines. Ce sont toutes ces petites choses mises bout à bout qui font une grosse différence. En gros, on optimise sur tout. »

► Quel « après » ?

« J'ai une rigueur, une qualité de travail, chez Sky, qui font que je n'ai pas envie de partir. Je pourrais, mais j'ai tout ce que je veux, ici. Et je veux être dans une équipe qui gagne. J'ai besoin de cette fièvre, de cette adrénaline, même si je ne peux pas tenir ce rythme en permanence. Quand on est en course, c'est du non-stop. Après la course, pendant dix jours, je suis une loque. Je sais que je suis un privilégié, mais je sais aussi que je ne ferai pas ce métier toute ma vie. J'aime mon sud-ouest, faire un tour de VTT en montagne. Je trouve que le temps est plus important que l'argent. Ce que j'aimerais, c'est essayer de créer une petite boîte. Familiale. Et que mes employés aient envie d'y rester, parce qu'ils savent qu'ils ont des petites choses qu'ils ne retrouveront pas ailleurs. C'est ce que j'aimerais. »

FANNY ROCA

